

KNUT HAMSUN

L'HOMME SECRET

*Une histoire d'amour  
du Nordland*

traduit du norvégien  
par Pierre Grouix

Préface de Régis Boyer

Éditions Rafael de Surtis  
Hamsun-Selskapet  
Éditinter

## EN GUISE DE PRÉFACE

Hamsun a tellement défrayé la chronique avec *Faim*, qui l'a imposé tout soudain, il a ensuite occupé avec une telle constance le haut du pavé en matière de roman qu'il faut presque faire un effort pour admettre qu'il n'ait par surgi *ex abrupto* sur le premier plan de la scène littéraire et que, comme tous ses semblables écrivains, il ait bien fallu qu'il s'initie à son métier d'écrivain. C'est sans doute pourquoi l'on passe radicalement sous silence ses tout premiers essais, d'autant que, dans l'ensemble, lui-même les a reniés. Et pourtant, on devine bien que cet autodidacte n'a pas enfanté comme par grâce d'inoubliables chefs-d'œuvre qui ont fait de lui l'un des tout premiers romanciers du XX<sup>e</sup> siècle.

C'est pourquoi il faut saluer le présent essai et la volonté courageuse de Pierre Grouix de nous livrer ici un texte tout à fait juvénile, cet *Énigmatique* (Pierre Grouix préfère dire *L'homme secret*) que vous allez lire. Oh! Si vous aimez *Pan* ou *Mystères*, vous serez déçu. Mais il faut savoir que des poèmes, des récits, des essais souvent iconoclastes, des pamphlets, des drames ont d'abord retenu son attention. Il sentait, il savait avoir quelque chose à dire, et à dire différemment des autres. C'est la manière qu'il n'avait pas, pas encore. Un jour,

lorsqu'il rédigera *De la vie inconsciente de l'âme*, il saura ce qui va faire son originalité pendant des décennies. Mais pour le moment (nous sommes en 1877 et il n'a que dix-huit ans), il se cherche, il tâtonne, il a des gaucheries et des approches balbutiantes qui ont quelque chose de charmant. Son sujet, il vous le dit, c'est le sous-titre du récit que vous allez lire, c'est *Une histoire d'amour dans le Nordland* – et on peut bien dire que, sauf rares exceptions, il ne s'intéressera jamais à rien d'autre, mais lisez *Victoria* ou *Rosa*, vous verrez immédiatement la différence. Ici, nous n'en sommes qu'aux prémises : deux êtres jeunes qui s'approchent, qui s'aiment, qui n'osent pas se le dire, et qui doivent faire face au terrible regard d'autrui, tragique dans ces milieux puritains de la Norvège du dernier quart du XIX<sup>e</sup> siècle. Ce qu'il cherche à communiquer, ce qu'il ne parvient pas encore à exprimer correctement, Knut Hamsun, c'est tout ce non-dit qui constitue l'essentiel des relations entre jeunes gens. Il y a quelque chose de fruste dans ces relations et le carcan familial pèse comme un couvercle. Mais Nathalie Sarraute vous dirait qu'il règne ici ce qu'elle appelait une sous-conversation : le véritable dialogue n'est pas noté, il est, au mieux, suggéré, souhaité. Nous ne sommes pas encore dans les profondeurs de l'inconscient, elles sont seulement devinées et ces mouvements de sensitive, pour parler comme Hamsun, sont à peine esquissés.

Une œuvre de jeunesse, assurément. Avec tous les défauts et toute la fraîcheur afférents. Vous pourriez préférer *Bjørger* ou *Frida* qui sont de la même eau – et nous avons le droit de rire lorsque nous lisons que Bj. Bjørnson, qui était le grand maître des lettres norvé-

giennes à l'époque, avait conseillé à notre auteur de se faire acteur de théâtre plutôt que romancier! Mais enfin... on lit ce récit un peu comme on regarde des photos de jeunesse : non pas tellement pour mesurer le chemin parcouru, en bien ou en mal, mais pour tenter de discerner ce qui, au-delà des années, aura duré ou plus encore, se sera manifesté avec ce plus en plus d'autorité. C'est sans doute pourquoi Pierre Grouix a préféré parler d'homme secret : Knut Hamsun sait, sent bien qu'il porte en lui un ineffable, qu'il va lui falloir bien du temps et du travail pour le libérer... il n'est encore, ici, qu'à l'approche du secret!

Régis Boyer

*La Varenne, le 16 mars 2005*

*Cette traduction est dédiée à Lou et Camille Grouix*

## Chapitre 1

### **Aabaken**

Une belle ferme se trouvait tout près d'une petite hauteur couronnée de bois au pied de laquelle une petite rivière se faufilait à travers une jolie plaine. Elle appartenait à l'homme le plus riche du pays, Ole Aae. Depuis des temps immémoriaux, la ferme — de son nom Aabaken —, avait appartenu aux paysans Aae : il y avait d'abord eu Per, puis Knud, et ainsi de suite jusqu'à aujourd'hui où — comme on l'a dit — le propriétaire était Ole Aae. Afin que le lecteur puisse se faire une idée de sa grandeur et de ses charmes, nous nous dépêcherons de dire qu'un riche citadin avait proposé 18 000 écus pour Abbaken.

Mais Ole n'était pas homme à s'opposer aux belles et bonnes paroles de ses ancêtres, à savoir : « Aabaken devra toujours rester la possession de la famille Aae ».

Vingt-et-un ou vingt-deux métayers dépendaient d'Aabaken. Ils s'acquittaient de leurs jours de travail avec ponctualité — ce qu'Ole exigeait. Par contre, que l'argent des paysans arrivât avec un peu de retard n'était pas si grave car, comme il le disait, il pouvait être difficile pour eux de réunir six à sept écus mais quand, en

revanche, ils étaient en forme, c'était une sinécure pour eux que de s'acquitter de leurs journées de travail. Tels furent les mots du vieil Ole. Et la plupart des métayers les avaient bien acceptés.

Il y en avait pourtant un qui n'était pas d'accord avec ces mots. C'était un gars à la tête dure, du nom de Jens Klæp. Souvent, il revenait avec moins de journées de travail que la moitié du montant convenu, — et ce pour chaque année.

Ole cherchait en vain un moyen de se débarrasser des mauvaises habitudes de Jens mais n'y parvenait pas.

À la fin, la situation empira à tel point qu'Ole se vit contraint de licencier l'homme, suite à quoi un autre prit possession de l'endroit.

Ole Aae n'avait en fait jamais eu d'autre contrat entre lui et ses métayers qu'un accord oral en présence d'autres hommes. Ceux qui avaient été les témoins de celui passé avec Jens Klæp étaient morts, et il en allait de même du contrat. Que l'un des deux contractants trouve bon de nier la vérité de ce qu'affirmait l'autre, cela pouvait facilement arriver.

\* \* \*

Nous devons abandonner pour un temps aussi bien Jens Klæp que son successeur dans l'endroit — et profiter de l'occasion pour restituer toutes les beautés et les possessions d'Aabaken. Le plus précieux, le plus rare et le plus bel objet précieux d'Aabaken était cependant la fille d'Ole Aae, Rønnaug, âgée de seulement quinze ans. Oui, on pouvait vraiment dire que c'était un très joli brin de fille. Bien qu'elle eût quinze ans, comme on l'a dit, un grand nombre de prétendants

sortaient pourtant la nuit — comme l'un de ces fameux noctambules. Mais tous ces prétendants n'en avaient pas après la fille simplement pour ses beaux yeux. Il faut savoir qu'elle était la fille de la ferme d'Aabaken, et ceci valait bien la peine de se donner le déplaisir de veiller une nuit. Cette Rønnaug avait deux frères, qui étaient morts tous les deux lors de l'épidémie de fièvre qui avait emporté presque tous les jeunes gens en bonne santé — à l'époque. Ainsi, la belle Rønnaug était-elle la future propriétaire de la ferme.





## Chapitre 2

### Faire connaissance

Par un après-midi étouffant — juste après que Jens Klæp ait abandonné sa métairie pour laisser sa place à un autre — un jeune paysan se tenait près de la clôture qui montait vers Aabaken. Il portait un vieux pantalon et un gilet aussi défraîchi qui, si l'on regardait de plus près, s'avérait être un gilet rond ou un gilet court raccourci, accoutré par-derrière d'une pièce en forme de feuille qui, on l'aurait juré, semblait avoir été rajoutée, le reste du vêtement une fois confectionné. Cette pièce supplémentaire manquait au gilet du garçon. Ses grands yeux bleus à l'air rêveur demeuraient fixés sur l'objet qui captivait son attention. Il portait sur la tête un chapeau de paille élimé qui avait bien dû être un jour noir et blanc. À présent, il était noir de pluie et d'usure, le blanc avait déteint, et la couleur du chapeau était d'un gris indéfinissable. Une paire de bottes pour finir — et tout ceci composait l'habillement du jeune homme.

Tel qu'il se tenait, penché sur la clôture alors que ses doux cheveux blonds volaient au petit vent frais, sur la hauteur avec le ciel bleu et le couchant en arrière-plan, on aurait dit la toile d'un peintre. Il semblait perdu dans une réflexion ou une autre quand soudain une voix,

tellement plaisante, tellement enfantine, lui parvint :

— « Bonjour, d'où viens-tu ? »

— Ah, bonjour » répondit le jeune paysan tout en rougissant, peut-être à cause du son de la voix, et en penchant rapidement la tête sur le côté avant de découvrir une petite nuée de jeunes filles, parmi lesquelles se tenait Rønnaug Aae.

— « De la métairie Grankveen, répondit-il.

— Ça alors ! Tu es peut-être le fils du nouvel arrivant de là-bas.

— Oui » répondit le garçon avec un soupir sans doute dû à la pensée de ses pauvres habits : il se trouvait juste en face de ces belles filles de paysans si bien habillées.

— « C'est juste un fils de métayer » se dit Rønnaug en elle-même, mais elle ajouta à voix haute :

— « Alors j'espère qu'il n'arrivera pas à ton père ce qui est arrivé à Jens Klæp.

— Moi aussi, je l'espère, répondit le garçon dans un sourire merveilleux, mais si tu voyais qu'Anders Grankveen et son fils ne s'acquittent pas de leurs jours de travail et ne payent pas leurs échéances, c'est que mon père ou moi n'avons pas toute notre tête.

— Je veux bien le croire » répondit Rønnaug. Et elle s'apprêta à rejoindre les autres petites filles qui, pendant qu'elle parlait, s'étaient un peu éloignées.

— « Donne-moi la main, et disons que nous allons devenir amis » fit alors Rønnaug. En d'autres circonstances, elle n'aurait pas été entreprenante à ce point. À présent qu'elle était juste en face de ce jeune homme timide et effacé, elle trouvait qu'il n'aurait pas mal pris le fait qu'elle exige un baiser. Il lui donna timidement la main. Deux très fines et douces mains de paysans s'étaient

rarement retrouvées l'une dans l'autre comme cela.

Elle le regarda; il la regarda. Ses yeux sombres avaient repris cet air rêveur. On pouvait même y voir scintiller un feu.

— « Mais qu'avons-nous à nous dévisager? Veux-tu être mon ami? » demanda Rønnaug, comme si elle semblait se libérer du pouvoir démoniaque qui s'emparait d'elle. Elle le regarda avec des yeux d'une tendresse indescriptible.

— « Oui, volontiers, si mon amitié peut t'intéresser, répondit-il. Comment t'appelles-tu, ma belle? » demanda-t-il. À présent, on aurait dit que l'audace de Rønnaug venait un peu de sa timidité même.

— « Rønnaug Aae, répondit-elle, tenant fermement la main du garçon dans la sienne, comment t'appelles-tu, mon ami? »

— Rolf Andersen.

— Ça alors, c'est incroyable : Rolf et Rønnaug, Aae et Andersen. Tu te rends compte? Alors c'est d'accord, à bientôt? » Un long regard — et Rønnaug se retrouva aux côtés de ses amies.